

# BUROCRACIA, PODER POLÍTICO Y JUSTICIA

Libro-homenaje de amigos  
del profesor José María García Marín

---

**Manuel TORRES AGUILAR y Miguel PINO ABAD**  
(Coordinadores)

MANUEL TORRES AGUILAR  
JUAN ANTONIO ALEJANDRE GARCÍA  
PABLO JOSÉ ABASCAL MONEDERO  
M<sup>a</sup> PAZ ALONSO ROMERO  
JAVIER ALVARADO PLANAS  
ENRIQUE ÁLVAREZ CORA  
IMMA ASCIONE  
AGUSTÍN BERMÚDEZ  
JACQUES BOUINEAU  
M<sup>a</sup> J. COLLANTES DE TERÁN DE LA HERA  
SANTOS M. CORONAS  
SALUSTIANO DE DIOS  
FRANCESCO DI DONATO  
JOSÉ ANTONIO ESCUDERO  
ENRIQUE GACTO

MERCEDES GALÁN LORDA  
JOSÉ MANUEL GUERRERO VACAS  
AQUILINO IGLESIA FERREIRÓS  
LUIGI LACCHÈ  
GIUSEPPE LORINI  
EDUARDO MARTIRÉ  
MARCO NICOLA MILETTI  
MANUEL MORENO ALONSO  
PEDRO ORTEGO GIL  
F. L. PACHECO CABALLERO  
RAFAEL PÉREZ MOLINA  
MIGUEL PINO ABAD  
VICTORIA SANDOVAL PARRA  
JOSÉ LUIS SOBERANES FERNÁNDEZ  
MARÍA JESÚS TORQUEMADA

*Dykinson, S.L.*

# BUROCRACIA, PODER POLÍTICO Y JUSTICIA

*Libro-homenaje de amigos  
del profesor José María García Marín*

Manuel TORRES AGUILAR y Miguel PINO ABAD  
(*Coordinadores*)

Manuel TORRES AGUILAR  
Juan Antonio ALEJANDRE GARCÍA  
Pablo José ABASCAL MONEDERO  
M<sup>a</sup> Paz ALONSO ROMERO  
Javier ALVARADO PLANAS  
Enrique ÁLVAREZ CORA  
Imma ASCIONE  
Agustín BERMÚDEZ  
Jacques BOUINEAU  
M<sup>a</sup> José COLLANTES DE TERÁN DE LA HERA  
Santos M. CORONAS  
Salustiano DE DIOS  
Francesco DI DONATO  
José Antonio ESCUDERO  
Enrique GACTO

Mercedes GALÁN LORDA  
José Manuel GUERRERO VACAS  
Aquilino IGLESIA FERREIRÓS  
Luigi LACCHÈ  
Giuseppe LORINI  
Eduardo MARTIRÉ  
Marco Nicola MILETTI  
Manuel MORENO ALONSO  
Pedro ORTEGO GIL  
Francisco Luis PACHECO CABALLERO  
Rafael PÉREZ MOLINA  
Miguel PINO ABAD  
Victoria SANDOVAL PARRA  
José Luis SOBERANES FERNÁNDEZ  
María Jesús TORQUEMADA

Todos los derechos reservados. Ni la totalidad ni parte de este libro, incluido el diseño de la cubierta, puede reproducirse o transmitirse por ningún procedimiento electrónico o mecánico. Cualquier forma de reproducción, distribución, comunicación pública o transformación de esta obra solo puede ser realizada con la autorización de sus titulares, salvo excepción prevista por la ley. Diríjase a CEDRO (Centro Español de Derechos Reprográficos) si necesita fotocopiar o escanear algún fragmento de esta obra ([www.conlicencia.com](http://www.conlicencia.com); 91 702 19 70 / 93 272 04 47).

Este libro ha sido sometido a evaluación por parte de nuestro Consejo Editorial  
Para mayor información, véase [www.dykinson.com/quienes\\_somos](http://www.dykinson.com/quienes_somos)

© Los autores  
Madrid

Editorial DYKINSON, S.L.  
Meléndez Valdés, 61 - 28015 Madrid  
Teléfono (+34) 915442846 - (+34) 915442869  
e-mail: [info@dykinson.com](mailto:info@dykinson.com)  
<http://www.dykinson.es>  
<http://www.dykinson.com>

ISBN: 978-84-9085-486-0  
Depósito Legal: M-27107-2015

Preimpresión:  
*Besing Servicios Gráficos, S.L.*  
[besingsg@gmail.com](mailto:besingsg@gmail.com)

Impresión:  
Recco S.L.  
[www.recco.es](http://www.recco.es)  
[recco@recco-sll.com](mailto:recco@recco-sll.com)

# VALIDO ET PRIME MINISTER: LES EXEMPLES D'OLIVARES ET DE WALPOLE

Jacques BOUINEAU  
*Université de la Rochelle*

«Même si les *mémoires* du cardinal et son *Testament Politique* sont dans une large mesure l'œuvre de tiers, on peut les considérer comme l'expression de ses propres idées et de l'image qu'il souhaitait transmettre de lui-même à la postérité. Par contraste, l'apologie du comte-duc se limite au *Nicandro*; importante mais courte pièce de circonstance»<sup>1</sup>.

John Elliott fait cette remarque dans les toutes premières pages de son *Richelieu et Olivares*<sup>2</sup> qui a constitué le point de départ de notre réflexion. L'exceptionnelle qualité de ce travail d'analyse comparative nous a en effet incité à explorer, dans la même veine, une autre voie.

Pourquoi cela ? Quand il écrit son livre (1984), John Elliott note que les Espagnols n'ont, de fait, consacré qu'une biographie à Olivares (celle de Marañón - 1936<sup>3</sup>), alors que Richelieu a fait l'objet de beaucoup de livres<sup>4</sup>. Il nous semble que cela s'explique parce que les Français sont rétifs à l'autorité, mais qu'ils vénèrent les grands hommes décédés. En revanche, les Anglais se rapprochent des Espagnols, et les biographies concernant Walpole ne sont pas légion. On dispose d'une sorte de pendant au Marañón d'Olivares, c'est le Jeremy Black concernant Walpole, qui présente le personnage de manière très laudative au sein d'une analyse tournée vers le triomphe britannique mondial<sup>5</sup>.

---

<sup>1</sup> Le texte du *Nicandro* se trouve dans John Huxtable ELLIOTT et José F. de la PEÑA, *Memoriales y cartas del conde-duque de Olivares*, Madrid, ediciones Alfaguara SA, 1979-1981, vol. 2, p. 245-280 [ci-après *Nicandro*].

<sup>2</sup> John H. ELLIOTT, *Richelieu et Olivares*, Paris, PUF, 1991 (trad.), 219 p. [ci-après: *Richelieu et Olivares*].

<sup>3</sup> Gregorio MARAÑÓN, *La pasión de mandar*, Madrid, Espasa Calpe, 2006 (rééd.), 671 p.

<sup>4</sup> *Richelieu et Olivares*, *op. cit.*, p. 12.

<sup>5</sup> Jeremy BLACK, *Robert Walpole and the Nature in Politics in Early Eighteenth Century Britain*, New York, Saint Martin's Press, 1990, VIII + 151 p. [ci-après: *Robert Walpole*].

John Elliott, qui pèche par excès de modestie<sup>6</sup> tant son ouvrage apporte à l'histoire comparative, nous a donc conduit à oser un nouveau regard, celui qui consiste à tenter de comprendre de l'intérieur les deux manières de faire d'Olivares et de Walpole. En effet, il n'existe pas entre l'Espagne et l'Angleterre les différences de nature qui opposent la France de Richelieu et l'Espagne d'Olivares, telles que John Elliott les souligne à juste titre<sup>7</sup>, même s'il existe des différences substantielles, nous le verrons.

Nous nous proposons donc de mener une analyse d'histoire européenne des institutions, qui consiste à mettre en regard l'action politique des deux hommes par rapport à un environnement culturel différent<sup>8</sup>. C'est-à-dire non pas à traiter, comme l'a fait John Elliott, deux hommes ayant vécu à la même époque, possédant des similitudes et des différences dans le comportement, sans s'interroger outre mesure sur la spécificité des contextes juridiques dans lesquels ils évoluent, mais à mettre en avant un regard à la fois plus juridique et plus intérieur. Il ne s'agit pas de comparer, mais de cerner et de sentir.

Parce que nous sommes juriste, nous partirons donc d'un paysage juridique: qu'est-ce que l'Espagne du XVII<sup>e</sup> ? Qu'est-ce que l'Angleterre du XVIII<sup>e</sup> ?

Après avoir connu une intégration forcée à la suite du mariage de Ferdinand et d'Isabelle en 1469, l'Espagne passe du mythe à l'illusion. «Jusqu'à l'arrivée des Bourbons, chaque royaume constitutif des Espagnes est considéré comme une entité distincte, dotée d'institutions propres. Le royaume de Grenade est incorporé à la Castille, mais les royaumes de Castille et d'Aragon restent dis-

---

<sup>6</sup> «Il a été récemment remarqué que l'histoire comparative n'est encore ni un domaine établi de l'histoire, ni même une méthode historique bien définie. Je dois admettre ne pas avoir mis au point une méthode quelconque. Les difficultés techniques sont considérables et le problème d'étudier sous un seul angle ces deux personnalités hors du commun n'est pas la moindre. J'ai traité le problème du mieux que j'ai pu, mais je crains que cet ouvrage ne finisse par ressembler à un Wimbledon historiographique, en allant de Richelieu à Olivares, puis de nouveau à Richelieu. Je souhaite que le lecteur n'y contracte pas un torticolis chronique. Si, comme il est probable, une approche historique comparative promet toujours plus qu'elle ne peut offrir, ce n'est pas à mes yeux une raison suffisante pour abandonner cette tentative.», *Richelieu et Olivares, op. cit.*, p. 15-16.

<sup>7</sup> «En aidant à la collecte des impôts et à la répression des révoltes auxquelles leurs activités avaient donné naissance, l'intendant contribua beaucoup –quoiqu'à un prix élevé– à la victoire de la France dans la guerre contre l'Espagne.

L'Etat de Richelieu tel que l'ont décrit beaucoup d'historiens, était l'Etat du futur: centralisé, compact et fermement assis sur le principe de l'identité nationale. En fait, dans cette interprétation, Richelieu symbolise le futur et Olivares le passé.», *Richelieu et Olivares, op. cit.*, p. 194-195; et pourtant Richelieu ne partait pas favori, car les déchirures de la France (divisions religieuses, dissensions de l'aristocratie, héritage de 40 ans de guerre civile) étaient bien plus graves que celles de l'Espagne - *idem*, p. 193.

<sup>8</sup> Jacques BOUINEAU, «L'histoire européenne des institutions», in Jacques KRYNEN et Bernard d'ALTEROCHE (dir.), *L'Histoire du droit en France. Nouvelles tendances, nouveaux territoires*, Paris, classiques Garnier, 2014, p. 205-221.

tincts<sup>9</sup>, en dépit de l'union dynastique. Il n'est pas abusif de parler de fédération des Espagnes, car la nation se pense représentée par les institutions régionales, lesquelles sont unies par un même souverain, qui impulse une politique extérieure commune<sup>10</sup>. Ecartelée entre le souvenir magnifié de la reconquête, l'ivresse des espaces américains et l'Empire universel dans lequel Charles Quint l'a embarquée pour un temps, l'Espagne des Habsbourgs peine à transformer son mythe unitaire en réalité opérationnelle. Le XVII<sup>e</sup> siècle enchaîne les difficultés et le pari d'Olivares consiste à tenter d'imposer un roi à la tête d'un espace qui tolère tout au plus un maître de ballet.

Voilà qui est peut-être de même nature que ce qui se passe dans de l'Angleterre du XVIII<sup>e</sup> siècle, celle qui, dans la foulée de la *Glorious Revolution*, voit triompher l'aristocratie. Certes, ici, le roi est encore plus muselé que ne l'avaient été Philippe III ou Philippe IV d'Espagne et Walpole est d'une arrogance envers tout ce qui n'est pas lui qui ne ressemble en rien à la cautèle d'Olivares face à son souverain. La différence est là: Olivares fait tout pour renforcer l'autorité du roi – sans oublier ses intérêts sans doute –, Walpole raisonne et résonne avec fatuité. Les manœuvres frauduleuses de l'un et de l'autre ne servent pas le même but, mais ils sont l'un et l'autre typiques de leur temps au point d'en apparaître comme la caricature.

Pour demeurer juriste, nous définirons ensuite ce qu'est un *Valido* et un *Prime Minister*.

Le *Valido* assiste le roi. Il est un homme de confiance, puisqu'il prend de nombreuses décisions administratives sans consulter le roi. Il seconde le pouvoir royal, mais aucun de ceux<sup>11</sup> qui ont occupé la fonction ne l'ont théorisée, contrairement à ce que Richelieu a pu faire en France dans son *Testament politique*. Et pourtant, Olivares assigne à son maître une place éminente: la première dans une Europe qui serait unie sous son égide. Mais Olivares s'illustre principalement dans l'action concrète, celle qui vise à réduire les oppositions structurelles à la monarchie, et au premier chef de celles-ci: les *fueros*. Nous sommes néanmoins dans le cadre d'une action politique animée par une vision du pouvoir.

Le *Prime Minister* anglais – dont on dit<sup>12</sup> que Walpole a été le premier, même si cela est contesté, nous le verrons – n'agit pas, dans la personne de Walpole en tout cas, au nom d'une hypothétique *res publica*. Il met au contraire en œuvre une politique purement empirique qui consiste à asseoir sa place, favoriser ses

<sup>9</sup> Une ligne de douanes sépare les deux ensembles.

<sup>10</sup> Jacques BOUINEAU, *Traité d'histoire européenne des institutions (XVI<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècle)*, Paris, Litec, 2009, p. 211.

<sup>11</sup> Luis de Haro, le père Jean Everard Nithard, Juan d'Autriche ou Olivares.

<sup>12</sup> Robert ECCLESHALL and Graham WALKER (dir.), *Bibliographical Dictionary of British Prime Ministers*, London-New York, Routledge, 1998, XIV + 428 p.

amis et balayer avec morgue ce qui le gêne. Le roi n'est à ses yeux qu'un personnage qu'il convient de neutraliser, et telle est bien d'ailleurs la raison qui le pousse à augmenter la pension de l'inoffensif George II afin de le garder sur le trône. Cynisme et corruption.

La similitude des rôles n'entraîne en rien une similarité institutionnelle. Olivares est tout pénétré d'une idée de sa fonction; Walpole d'une certitude de sa puissance. Ici, donc, se séparent l'histoire comparative et l'histoire européenne des institutions.

Quelle méthode allons-nous donc mettre en œuvre pour mener à bien notre analyse ? Elle se trouve induite par les deux personnages en face desquels nous nous trouvons. Si tout semble les séparer (la culture et l'époque), ils ont néanmoins en commun deux points fondamentaux: ils assument une fonction équivalente au niveau de leurs royaumes respectifs, d'une part et d'autre part, dans le cadre de ces fonctions, ils ont tous les deux été attaqués et ont présenté une défense écrite. De cette double ressemblance, nous tirons l'articulation de notre plan: nous nous proposons en effet de traiter d'abord de ces hommes au sein de leur fonction (I) et ensuite d'examiner leur système de défense (II).

Pour parvenir à cette fin, nous avons consulté la bibliographie<sup>13</sup> générale et spécialisée à propos d'Olivares et de Walpole, mais nous avons aussi lu un certain nombre d'écrits des deux hommes, et principalement les pièces maîtresses de leur système de défense: le *Nicandro* pour Olivares et pour Walpole, *Some Considerations Concerning The Publick Funds, The Publick Revenues, and The Annual Supplies, Granted by Parliament. Occasion'd by a late Pamphlet, intituled, An Enquiry into the Conduct of our Domestick Affairs, from the Year 1721, to Christmas 1733*. En toile de fond pour ces deux ouvrages, nous chercherons la place que tient l'Antiquité dans l'argumentation. L'Antiquité apparaît en effet souvent comme une référence légitimante de l'action politique à l'époque moderne; il est donc pertinent de voir l'utilisation qu'en font l'un et l'autre.

Notre objectif, on le voit, est donc double. Il s'agit d'une part de mesurer l'impact politique de la référence à l'Antiquité, comme nous l'avons fait à de nombreuses reprises, mais d'autre part de fournir un nouvel exemple de réflexion dans une direction nouvelle, l'histoire européenne des institutions.

## I. LES HOMMES

Deux contextes, deux époques, deux profils: Olivares et Walpole ne se ressemblent pas. Une même position dans l'Etat, un même appétit de puissance,

<sup>13</sup> Du moins celle qui est disponible en France. Nous avons travaillé à la Bibliothèque nationale de France.

une opiniâtreté semblable: les deux hommes sont pétris d'une pâte similaire. Etre et trajectoire. Là résident les éléments qui vont nous permettre de mesurer à qui nous avons à faire réellement et comment l'histoire européenne des institutions peut éclairer de manière neuve l'éternel thème de l'homme et du pouvoir à travers un portrait (A) et des rapports de puissance (B).

## A. Portrait

Ce «presque grand homme». On connaît le mot de Braudel quand il parle d'Olivares. Comme tous ceux de leur temps et même, pourrait-on dire, comme tous les hommes de pouvoir et beaucoup d'autres, Olivares et Walpole s'expriment à travers leur *persona* et leur *personula*<sup>14</sup> (a), s'illustrent par leur action (b).

### a) *Persona, personula*

La *personula* d'Olivares et de Walpole, c'est-à-dire leur rôle au sein de la famille, explique sans doute pour partie leur *persona*, c'est-à-dire leur rôle au sein de la société. Tous deux sont animés d'une volonté de revanche: Olivares parce qu'il était persuadé que sa famille, et donc lui-même, méritaient dans la société une meilleure place<sup>15</sup> et Walpole parce que, en raison de l'instabilité religieuse, politique et dynastique, s'était retrouvé emprisonné à la Tour de Londres par les tories en 1712<sup>16</sup>. Pourtant, leur origine sociale n'est pas la même: si Olivares a une grand-mère modeste<sup>17</sup>, Walpole est issu d'une lignée de la gentry<sup>18</sup>. Tous les deux sont dévorés par une ambition insatiable<sup>19</sup>. Tous les deux ont des capacités hors du commun - Olivares n'est jamais fatigué<sup>20</sup>, sauf à l'extrême fin de sa vie, ce qui ne l'empêche pas de s'accrocher avec acharnement à la tâche<sup>21</sup>, et

<sup>14</sup> Sur ces notions, v. Jacques BOUINEAU, «De quel homme parlent les droits de l'homme ?», in *Europe-Maroc: la migration africaine et les enjeux des droits de l'Homme*, colloque organisé les 21 et 22 mai 2014 à Rabat par l'Institut méditerranéen des droits de l'Homme et du droit humanitaire, à paraître, et IDEM, «Individu, religion, pouvoir dans l'histoire européenne», 19<sup>e</sup> colloque du GRET, à paraître.

<sup>15</sup> *Richelieu et Olivares, op. cit.*, p. 17.

<sup>16</sup> *Robert Walpole, op. cit.*, p. 3.

<sup>17</sup> *Richelieu et Olivares, op. cit.*, p. 18.

<sup>18</sup> «Walpole was the very essence of rough English common sense... His family... had produced a long succession of worthy country squires immersed in local duties and interests, or in public affairs as members of parliament.», *Robert Walpole, op. cit.*, p. 180.

<sup>19</sup> *Richelieu et Olivares, op. cit.*, p. 23, *Robert Walpole, op. cit.*, p. 4.

<sup>20</sup> Gregorio MARAÑÓN, *op. cit.*, p. 219.

<sup>21</sup> *Richelieu et Olivares, op. cit.*, p. 181.

Walpole se consacre tout entier à son activité politique<sup>22</sup>. Tous les deux ont une intelligence qui n'est pas véritablement supérieure<sup>23</sup>.

Le réseau que se constituent les deux hommes est fort différent: Olivares s'appuie sur sa province et les Andalous seront innombrables à la cour du temps de sa splendeur<sup>24</sup>; Walpole s'entoure d'hommes d'affaires, de la City et s'assure ses fidélités au moyen de la corruption (le *patronage*)<sup>25</sup>. Sont-ils l'un et l'autre des hommes de leur temps ? Leurs biographes l'assurent: Olivares échoue certes à mettre un frein à la rapacité sans borne des courtisans du règne précédent. Et tombe, victime d'accusations de détournements de fonds, concussion et autres prévarications, mais il agit dans une époque où les repères ne sont pas les mêmes que de nos jours<sup>26</sup>. Après la mort de sa fille, «tous les conflits de loyauté qu'il a pu ressentir jusqu'alors firent place à un dévouement absolu aux intérêts de la couronne et à une obsession de probité dans sa vie publique et dans celle de ses dépendants. Il semble avoir gardé les mains propres, surtout si l'on s'en tient aux critères en vigueur au XVII<sup>e</sup> siècle... mais il échoua totalement quand il s'agit de faire accepter ses propres critères de probité à ses parents et dépendants»<sup>27</sup>. De son côté, Walpole confond politique, réseau personnel et intérêts économiques, mais dans l'Angleterre du XVIII<sup>e</sup> siècle, tout est organisé à partir des puissances familiales et il est vain de chercher à distinguer les domaines publics et privés<sup>28</sup>.

John Elliott remarque qu'au départ ils ont tous deux<sup>29</sup> le goût de l'apparat; mais avec le temps Richelieu aimera le luxe, Olivares deviendra spartiate<sup>30</sup> et même ascète<sup>31</sup>, mais saura être prodigue avec ceux qu'il entend gratifier<sup>32</sup>. Walpole croit avoir du goût<sup>33</sup>.

La personnalité d'Olivares se déploie dans un décor; elle est elle-même décor et rôle. Décor d'abord parce qu'entièrement dominée par un catholicisme strict.

<sup>22</sup> George CLARK, *The Oxford History of England*, Oxford, Clarendon Press, 1946-1966, t. XI, *The Whig Supremacy 1714-1760*, by Basil Williams, revised by C. H. Stuart, 1987 (reed.), p. 146.

<sup>23</sup> «Este enorme e inalterable dinamismo eficaz, animador de todos, típicamente dictatorial, era la base para haber sido un gran político si el genio le hubiera acompañado.», Gregorio MARAÑÓN, *op. cit.*, p. 225.

<sup>24</sup> *Richelieu et Olivares, op. cit.*, p. 21-22.

<sup>25</sup> *Robert Walpole, op. cit.*, p. 67.

<sup>26</sup> Tel est du moins le fond de la défense de Gregorio MARAÑÓN, *op. cit.*, p. 160-161.

<sup>27</sup> *Richelieu et Olivares, op. cit.*, p. 69.

<sup>28</sup> *Robert Walpole, op. cit.*, p. 92.

<sup>29</sup> Richelieu et Olivares.

<sup>30</sup> *Richelieu et Olivares, op. cit.*, p. 27.

<sup>31</sup> «El fervor religioso del Conde-Duque se le acentuó con la edad y las adversidades, adquiriendo tonalidades ascéticas del más puro españolismo.», Gregorio MARAÑÓN, *op. cit.*, p. 235.

<sup>32</sup> Gregorio MARAÑÓN, *op. cit.*, p. 225.

<sup>33</sup> Christine GERRARD, *The patriot opposition to Walpole: politics, poetry, and national myth, 1725-1742*, Oxford, Clarendon press, 1998, p. 181.

Olivares est donc convaincu, à l'approche de la mort, qu'il va se trouver confronter à Dieu et à l'Histoire<sup>34</sup>. Et durant sa vie, il est plus dogmatique que le dogme lui-même, et plus encore après la mort de sa fille. Et donc, tout naturellement, il est par exemple opposé à toute forme de divorce. La religion constitue pour lui une épine dorsale et une carapace: il se confesse et communie tous les jours et se retire pour prier dès qu'il le peut<sup>35</sup>. Son comportement est donc très strict, et tout autant la condamnation de ceux qui en dévient; cela ne suffit pas aux yeux de son biographe à en faire un homme cruel: il aurait pu faire pire, eu égard aux mœurs de son temps<sup>36</sup>. Rôle ensuite par le grand écart permanent où il se trouve entre désespoir et gloire, sur fond de colères telluriques avec tout le monde, y compris les plus grands, pour ensuite passer à la plus extrême bonté<sup>37</sup>. Cette personnalité s'exprime dans un grand raffinement intellectuel, qui vient de la culture du *Valido*<sup>38</sup>: sa bibliothèque est composée de livres d'histoire, de voyages et de politique, mais surtout de théologie et de religion; aucun ouvrage de chevalerie, de poésie, pas de roman<sup>39</sup> ce qui, pour cette dernière catégorie, à l'époque, n'est pas surprenant. La synthèse du décor et du rôle conduit Olivares à se transformer en *exemplum* à ses propres yeux, alors que Walpole riposte à ses adversaires sur le même terrain qu'eux: les éditeurs (William Rayner, Richard Franklin) de caricatures sont poursuivis et Walpole embauche des caricaturistes à sa solde pour riposter sur le même mode<sup>40</sup>. Le trait le plus révélateur de cette mise en scène de soi qui anime Olivares se trouve peut-être dans sa vie sexuelle qui, agitée à l'image de celle de saint Augustin dans sa jeunesse, devient ensuite extrêmement contrôlée, avant d'être niée après le décès de sa fille<sup>41</sup>, là où Walpole est «amoureux de la vie et de ses plaisirs»<sup>42</sup>. D'une famille où l'épilepsie frappe, Olivares est progressivement victime d'idées fixes de plus en plus sombres, et finira par mourir on ne sait pas de quoi, mais complètement fou<sup>43</sup>.

La personnalité de Walpole est brutale et sans appareil et, durant son ministère, les arts déclinent en Angleterre<sup>44</sup>, même si, à titre individuel, il a fait rebâtir la vieille maison de famille de Houghton avec un parfait mauvais goût qui

<sup>34</sup> Gregorio MARAÑÓN, *op. cit.*, p. 124.

<sup>35</sup> *Ibid.*, p. 231.

<sup>36</sup> *Ibid.*, p. 164.

<sup>37</sup> *Ibid.*, p. 165.

<sup>38</sup> *Ibid.*, p. 192.

<sup>39</sup> *Ibid.*, p. 214.

<sup>40</sup> Bernard COTTRET, *Histoire d'Angleterre, XVIe-XVIIIe siècles*, Paris, PUF, «Nouvelle Clio», 2003 (2<sup>e</sup> ed.), p. 124.

<sup>41</sup> Gregorio MARAÑÓN, *op. cit.*, p. 228.

<sup>42</sup> Roland MARX, *Histoire de la Grande-Bretagne*, Paris, Perrin, 2004 (nouv. éd.), p. 204.

<sup>43</sup> Gregorio MARAÑÓN, *op. cit.*, p. 500.

<sup>44</sup> Christine GERRARD, *op. cit.*, p. 166.

scelle contre lui l'hostilité des gens de lettres<sup>45</sup>. L'opposition qui se dresse contre lui vient des «patriotes», qui se recrutent chez tous ceux qui ont rompu avec lui (comme le duc d'Argyll) ou ont été éliminés; leur principal organe de presse est constitué par un journal qui sort à partir de 1726 et qui, pendant dix ans, sera dirigé par Nicholas Amhurst sous le titre *The Craftsman*<sup>46</sup>. Il n'est pas le seul: il existe aussi le *Beggars' Opera* (de Gay), ancêtre de l'*Opéra de quatre sous*, dans lequel le personnage de Bob Booty («Bob le butin») est évidemment Walpole reconnaissable par tous<sup>47</sup>. La conscience de la simple dignité humaine n'effleure pas Walpole et les scandales qui l'éclaboussent ne l'atteignent pas<sup>48</sup>. Le décor de Walpole est une arène, dans laquelle les opposants sont en fait relativement débonnaires<sup>49</sup>, sauf un: Pitt.

Où est la vérité de ces deux êtres ? En ont-ils une ? John Elliott note: «Mais le point auquel il arrivait à dominer ses émotions les plus fortes est peut-être encore plus impressionnant que ses sautes d'humeur. Ses contemporains furent frappés par le remarquable contrôle de lui-même qu'il montra au moment le plus éprouvant de sa vie, lorsque sa fille mourut en couches en 1626, emportant avec elle tout espoir de descendance»<sup>50</sup>. Et il oppose cela à l'hypersensibilité de Richelieu. Allons plus loin: la difficulté de construire l'Espagne sur le plan institutionnel contraint chaque acteur responsable à s'investir soi-même en tant qu'institution; or une institution n'a pas de sentiment. Les élites dirigeantes espagnoles sont de pures *personae*. En France, la puissance des structures aide à soutenir un rôle officiel dont on peut sortir si on le souhaite. En Angleterre, l'existence d'un *commonwealth* et non d'une *res publica*<sup>51</sup> brouille davantage les pistes: l'homme public se trouve être tout à la fois *persona*, *personula* et *egome*<sup>52</sup>, sans que les rôles soient clairement identifiés et sans que les structures de l'Etat

<sup>45</sup> George CLARK, *op. cit.*, p. 181.

<sup>46</sup> *Ibid.*, p. 204.

<sup>47</sup> Bernard COTTRET, *op. cit.*, p. 123.

«Plusieurs scandales éclaboussent le régime: l'affaire de la Charitable Corporation montre l'enrichissement suspect de plusieurs administrateurs d'un fonds d'aide aux pauvres... la spoliation du *Deventwater Trust*, théoriquement créé pour vendre des biens jacobites au profit de l'Etat – mais qui sert des intérêts privés», *Ibid.*, p. 123-124.

<sup>49</sup> Tel est le cas de Bolingbroke qui, après la victoire de Walpole aux élections de 1734 malgré les accusations portées contre lui l'année précédente, préfère se retirer de la politique et s'exiler en France.

<sup>50</sup> *Richelieu et Olivares, op. cit.*, p. 24.

<sup>51</sup> Pour une analyse de l'impact de cette différence juridique initiale, v.: Jacques BOUINEAU, «Crise de l'Etat contemporain, crise de la *res publica* ?», in Ali Sedjari (dir.), *Gouvernance, risques et crises*, Paris, L'Harmattan, 2013, p. 31-48.

<sup>52</sup> Sur ces notions, v. aussi: Jacques BOUINEAU (en collaboration avec Loïc CHARPENTIER), «Les ambiguïtés de l'art officiel au XVI<sup>e</sup> siècle: l'exemple de la *Sainte Anne* de Léonard de Vinci», à paraître dans la collection «Méditerranées».

puissent servir d'étai. Olivares ne montre aucune émotion au moment de la disgrâce et de la chute, ce que Gregorio Marañon nomme «*entereza*» (intégrité)<sup>53</sup>; Walpole fait front aux critiques: Bolingbroke échoue auprès de Georges I, dont il veut obtenir le renvoi de Walpole en 1727, tout comme le Comte de Stair auprès de Caroline en 1733<sup>54</sup>. En fait, Walpole n'a pas de réelle opposition tory face à lui: il ne les choie certes pas, mais il ne les a ni vexés ni désespérés; quant aux jacobites, comme ils ne sont pas réellement soutenus par les tories, ils demeurent relativement inoffensifs<sup>55</sup>.

### b) Action

L'un et l'autre ont un mérite digne d'être noté en politique: leur longévité et leur capacité à surmonter le pire, c'est-à-dire le changement de roi. Olivares passe d'un Philippe à l'autre, Walpole du premier George au deuxième. Ils dominent donc la scène politique, avec la volonté farouche de s'imposer: Olivares parce qu'il croit qu'il faut de l'ordre dans un monde indiscipliné<sup>56</sup>, Walpole parce qu'il poursuit son triomphe personnel. Olivares agit dans un royaume qui aspire à être une *res publica*, au sein de la religion catholique et dans un contexte où la notion de péché originel justifie un gouvernement de fer; Walpole agit au sein d'un *commonwealth*, entraîné par la religion anglicane que commande un roi dont le *Prime Minister* tend à devenir le compétiteur dans l'action. Et en outre, Walpole n'est pas hanté par l'idée du péché originel, comme nous l'avons remarqué.

Au demeurant, parce qu'il n'y a pas de réforme institutionnelle à proprement parler du temps de Walpole il est peut-être impropre de parler de *Prime Minister*; il vaudrait mieux préférer le titre de «*leading minister*»<sup>57</sup>. La corruption a largement précédé sa venue au pouvoir, même s'il a perfectionné le système<sup>58</sup>. La seule transformation institutionnelle, à la rigueur, repose sur le fait qu'il se repose davantage sur la Chambre des Communes que sur celle des Lords<sup>59</sup>, mais ce n'est en fait qu'une modification des rôles et du jeu, pas des règles. Ce n'est qu'une pratique qui change: le *leading minister* incarne à la fois un ascendant personnel et le triomphe d'un groupe d'opinion, sous-tendu par un système familial et relationnel, plaçant le roi dans un rôle d'arbitre sur un

<sup>53</sup> *Op. cit.*, p. 227.

<sup>54</sup> *Robert Walpole, op. cit.*, p. 83.

<sup>55</sup> *Ibid.*, p. 85.

<sup>56</sup> *Richelieu et Olivares, op. cit.*, p. 29.

<sup>57</sup> *Robert Walpole, op. cit.*, p. 64.

<sup>58</sup> *Ibid.*, p. 33.

<sup>59</sup> *Ibid.*, p. 64.

terrain de sport. En revanche, la corruption a collé un surnom à Walpole: «the 'wall' or 'screen' of brass...»<sup>60</sup>.

Une profonde différence sépare Olivares de Walpole: là où le premier est manipulé lui-même par une religion qui lui impose une voie, le second, détaché de toute notion de morale, fût-elle simplement humaine, manipule l'opinion publique autant qu'il peut, au moyen de pamphlets, publications, caricatures<sup>61</sup> comme on l'a dit. Le contexte n'est évidemment pas le même: le rôle que joue l'opinion publique dans l'Angleterre du XVIII<sup>e</sup> siècle n'a pas d'équivalent dans l'Espagne du XVII<sup>e</sup>. Et donc, au-delà de l'opposition apparente, les hommes sont les hommes: ils correspondent chacun à leur époque. Mais il faut cependant encore nuancer. L'attitude de Walpole irrite non seulement l'épiderme de plusieurs opposants comme nous l'avons relevé plus haut, mais elle choque en profondeur: Bolingbroke utilise à propos de ses manières le terme «inconstitutionnel»<sup>62</sup>, en ce sens qu'au lieu d'interpréter correctement la constitution de l'Angleterre, Walpole en fait une interprétation viciée.

Une seconde différence de nature sépare les deux hommes: là où Olivares agit sur le terrain politique, pour la gloire de Dieu et du roi d'Espagne, Walpole s'attaque à la dette anglaise, insupportable lors de l'accession au trône de Georges I<sup>er</sup>. Et comme il remporte des succès en la matière, il récolte la confiance de l'opinion<sup>63</sup>. Seulement le «Sinking Fund», alimenté par l'épargne dégagée dans le cadre de l'allègement des intérêts de la dette est utilisé (par lui et par d'autres ministres) à d'autres fins. Walpole fait preuve d'un esprit pratique qui le sert dans la complexité des finances publiques. Il développe l'industrie et le commerce<sup>64</sup>, abolit les taxes à l'exportation des produits manufacturés (1722). Mais sa réputation de «*financial manager*» est ternie par des attaques pour corruption personnelle supposée.

Et au demeurant, son échec a été causé par une hostilité à sa politique fiscale. «La réforme fiscale de Walpole était relativement simple dans son principe: il s'agissait de baisser l'impôt foncier –*land tax*– en développant les prélèvements sur les alcools et les tabacs»<sup>65</sup>. Mais comme depuis le XVII<sup>e</sup> siècle il existe une *excise* qui portait à l'origine sur les produits de luxe et qui a bientôt concerné

<sup>60</sup> Christine GERRARD, *op. cit.*, p. 175.

<sup>61</sup> Robert Walpole, *op. cit.*, p. 64.

<sup>62</sup> G. STOURZH, «Constitution: changing meanings of the term from the Early Seventeenth to the Late Eighteenth Century», in T. BALL and G. A. Pocock (ed), *Conceptual Change and the Constitution*, University Press of Kansas, 1988, p. 44, cité par Denis BARANGER, *Ecrire la constitution non-écrite. Une introduction au droit politique britannique*, Paris, PUF, 2008, p. 129.

<sup>63</sup> Robert Walpole, *op. cit.*, p. 27.

<sup>64</sup> Il a été envoyé étudier «the business of a county squire» (George CLARK, *op. cit.*, p. 180).

<sup>65</sup> Bernard COTTRET, *op. cit.*, p. 124.

beaucoup de produits (papier, cuir, bougies...), la population, craint un impôt général sur la consommation. Et du coup, la mesure est reportée *sine die* en 1733. Tandis que la chute d'Olivares provient d'une bonne sœur, María de Ágreda<sup>66</sup>, grâce à laquelle le roi pense trouver l'appui de Dieu qu'il poursuivait. Sor María est donc devenue sa conseillère universelle, car «el Rey creía, con toda el alma, que estos consejos venían directamente de Dios»<sup>67</sup>. Evidemment, tout va de mal en pire, car les conseils de la sœur, qui ne possédait pas de compétences particulières en géopolitique, sont calamiteux; mais elle voulait faire mordre la poussière à Olivares, et là du moins a-t-elle réussi.

## B. Rapports de puissance

Deux hommes assurément hors du commun par bien des aspects, qui torquent sans doute les règles en fonction de la vision qu'ils ont du monde, tels apparaissent Olivares et Walpole. Autre trait commun: ils servent un roi de manière très rapprochée, dans un système politique chrétien. Leur environnement étant fondamentalement différent, il faut à présent observer de plus près quels sont leurs rapports avec la religion (a) et avec le roi (b).

### a) Avec la religion

La religion semble consubstantielle d'Olivares. Néanmoins, les événements personnels de sa vie modifient peut-être encore plus ce lien que son rôle public. La religion agit à la fois sur la *personula* et sur la *persona* du Valido. Après la mort de sa fille, Olivares observe les rites religieux de façon quasi fanatique<sup>68</sup>. Chez Walpole, c'est aussi l'environnement familial qui l'a façonné en premier: son père lui a appris à boire et il se livre aux plaisirs de la vie tel que le fait la gentry du XVIII<sup>e</sup> siècle<sup>69</sup>.

À la fin de sa vie, la religion est omniprésente chez Olivares. Dans son testament (1642), il s'étend longuement sur sa culpabilité; il lègue le cœur incrusté de diamants de sainte Thérèse d'Avila à la reine, impose à ses exécuteurs testamentaires de «créer un couvent hiéronymite, huit *montes de piedad* pour le soulagement des pauvres et le repeuplement des villages désertés, un collège à l'Université de Salamanque, trois refuges de pèlerins à Saint-Jacques, Loreto et Jérusalem, un hospice et deux hôpitaux pour les soldats retraités»<sup>70</sup>. Ce sentiment de culpabilité provient chez lui d'un défaut dont il souffre toute sa vie:

<sup>66</sup> Gregorio MARAÑÓN, *op. cit.*, p. 229.

<sup>67</sup> *Ibid.*, p. 304.

<sup>68</sup> Richelieu et Olivares, *op. cit.*, p. 32.

<sup>69</sup> George CLARK, *op. cit.*, p. 180.

<sup>70</sup> Richelieu et Olivares, *op. cit.*, p. 179-180.

son indécision. Il en vient à considérer qu'il est personnellement responsable des désastres publics; il se voit comme «le Jonas de son époque». Il éprouve une sorte de fatalisme devant les catastrophes, qu'il considère comme des décrets de la Providence<sup>71</sup>.

Walpole, en revanche, jusqu'à la fin de sa vie, ouvre «his bailiff's letters about hunting, coursing, and local news of Norfolk before those dealing with affairs of state»<sup>72</sup>, ce qui ne l'empêche pas d'apparaître aux yeux de l'histoire anglaise comme un des plus grands ministres des finances, favorable à la paix, ayant la guerre en horreur, et parfaitement à l'aise à la Chambre des Communes<sup>73</sup>. En somme un technicien des affaires de ce bas monde, sans souci métaphysique apparent. Même si les tories essaient de défendre l'Église d'Angleterre, les plus anglicans n'y sont évidemment pas. «Walpole preferred to manage the Church and universities by means of patronage rather than by legislation and administrative innovation»<sup>74</sup>. Il faut dire que les groupes de pression religieux infiltrèrent les milieux d'affaires anglais et que les relations des hommes d'Église sont bonnes avec les whigs<sup>75</sup>, même si, Walpole l'affirme, il s'efforce de considérer l'opinion du peuple «without doors, especially the Church»<sup>76</sup>.

Vu ce que sont ces hommes, la poste de *Valido* et celui de *Prime Minister* n'auront donc rien à voir: dans le premier cas, nous sommes en présence de la lutte entre une *persona* et une *personula* chez Olivares, au sein d'une construction politique qui tend vers une *res publica* dominée par la religion; dans le second cas, nous avons affaire à un *fellow* au sein d'un *commonwealth*<sup>77</sup>.

#### b) Avec le roi

Olivares doit d'abord gagner la confiance de son roi. L'époque hait les favoris et l'autoritarisme du personnage rend Philippe III méfiant. Olivares va donc choisir un rôle et s'y tenir. Son obséquiosité ne connaît pas de limites: il flatte le roi sans retenue, puisqu'il va jusqu'à embrasser son pot de chambre<sup>78</sup>. Elle accompagne une présence incessante: Olivares ne quitte pas Philippe IV, le persuadant qu'il est le plus à même de lui faire atteindre l'autorité<sup>79</sup>; au début de son règne, il rédige pour lui un long mémoire secret d'instructions sur le

<sup>71</sup> *Ibid.*, p. 188.

<sup>72</sup> George CLARK, *op. cit.*, p. 180.

<sup>73</sup> *Ibid.*, p. 212.

<sup>74</sup> Robert Walpole, *op. cit.*, p. 15.

<sup>75</sup> *Ibid.*, p. 69.

<sup>76</sup> *Op. cit.*, p. 71.

<sup>77</sup> Pour ces notions, v. Jacques BOUINEAU, «Individu...», *op. cit.*

<sup>78</sup> Richelieu et Olivares, *op. cit.*, p. 47.

<sup>79</sup> *Ibid.*, p. 52.

gouvernement de l'Espagne. Mais ce que sert Olivares –contrairement à Richelieu où, en France, depuis Bodin, l'Etat dépasse la personne du roi<sup>80</sup>– c'est la *persona* du roi des Espagnes. L'observation de la relation d'Olivares avec les souverains successifs qu'il sert confirme la conclusion à laquelle on était parvenu en considérant le lien du *Valido* avec la religion: nous sommes dans une construction politique qui tend vers la *res publica*, mais que domine la forte figure de celui qui se trouve sur le trône, calcifié dans son étiquette<sup>81</sup>.

Walpole ne procède pas du tout de la même manière. Sa tactique pour accéder au poste qu'il convoite est de nature factieuse<sup>82</sup>: il s'agit pour lui de faire tomber ce et ceux qui l'entravent. Il a profité également du décès fort opportun de Stanhope (1721) et de Sunderland (1722). Quant à George II, s'il le garde, c'est tout simplement parce que son parti a gagné les élections et que les déboires d'Anne Stuart sont encore dans toutes les mémoires.

Les deux hommes se rapprochent par un constat d'évidence: l'un comme l'autre doivent éliminer les plus âgés qu'eux, installés dans leur confort, pour prendre leur place, même si leurs techniques ne sont pas les mêmes. Walpole se construit un profil à grands coups de serpe: il exploite son emprisonnement et s'en sert de tremplin, il excelle dans l'intrigue et le «*management*»<sup>83</sup>, n'hésite pas, même, à coopérer avec les tories qu'il déteste: il apparaît comme «*the ablest debater and tactician in Parliament*»<sup>84</sup>, au point d'accuser périodiquement les tories d'être des comploteurs au service des Stuarts<sup>85</sup>. Olivares a bien cherché à pratiquer différemment, en créant les *juntas* pour circonvenir les conseils, mais les conseils ont eu raison des *juntas*: «le seul moyen efficace de s'assurer quelque contrôle sur la machine gouvernementale était de se créer un groupe de protégés dont on puisse être sûr, et, à la moindre occasion, de les caser en des points stratégiques»<sup>86</sup>. Les créatures –comme on les nomme en France– ainsi constituées portent en Espagne le nom de «*hechuras*»<sup>87</sup>. Leur sort n'est guère enviable, car Olivares est aussi implacable avec elles qu'avec lui-même et réclame à son égard la servilité qu'il déploie face au roi. Ces *hechuras* endossent elles aussi une *persona*: celle du martyr d'une grande cause: le service du roi, seul à même en effet de sauver la marionnette qui s'agite devant lui; ainsi Walpole a-t-il été sauvé en 1733 par la volonté de George II, peut-être aussi en raison de son charme que l'on sait grand<sup>88</sup>.

<sup>80</sup> *Ibid.*, p. 55.

<sup>81</sup> *Ibid.*, p. 60.

<sup>82</sup> Robert Walpole, *op. cit.*, p. 10.

<sup>83</sup> *Ibid.*, p. 7.

<sup>84</sup> George CLARK, *op. cit.*, p. 169.

<sup>85</sup> Bernard COTTRET, *op. cit.*, p. 193.

<sup>86</sup> Richelieu et Olivares, *op. cit.*, p. 65.

<sup>87</sup> *Ibid.*, p. 66.

<sup>88</sup> Robert Walpole, *op. cit.*, p. 87.

Cautèle, trahison, bassesse, les manœuvres sont les mêmes et pourtant dans un cas nous avons bien affaire à la rencontre d'une *persona* et d'une *personula*, dans l'autre à un *fellow*. Après la mort de sa fille, Olivares est désespéré de n'avoir pas d'héritiers. Déjà avancés en âge, ils ont recours à des traitements contre la stérilité pour faire tenter de remplacer la fille perdue. Mais comme Olivares a un bâtard, que le miracle de Rebecca ne se reproduit pas pour la comtesse, que celle-ci est au demeurant favorable à la démarche de son époux, Olivares décide de reconnaître le bâtard en question – Julián Valcárcel (29 ans) – malgré ses frasques<sup>89</sup>. Il le reconnaît l'année même (1642) où le roi reconnaît son bâtard à lui, Don Juan de Austria (12 ans). Servilité jusque dans sa dimension de *personula* blessée, puisque Olivares, convaincu d'avoir rendu d'incalculables services au roi, se lamente de savoir que Richelieu est plus largement récompensé que lui, et seul le fait que la France soit plus riche que l'Espagne peut le consoler<sup>90</sup>.

Un dernier point rapproche les deux hommes: ils profitent de la faiblesse de leurs souverains. Dans le cas de Walpole, celle-ci vient du rôle laissé au roi dans la vie politique issue de la *Glorious Revolution*; dans celui d'Olivares de la volonté inexistante de Philippe IV, «... el alma del Rey, flotendo, inerte, como un trozo de madera en las olas»<sup>91</sup>.

## II. LA DÉFENSE

Ambitieux à la conscience adaptable, chacun à leur manière, Olivares et Walpole le sont. Les mêmes causes produisant les mêmes effets, ils sont tous deux violemment attaqués. Pour se défendre, ils produisent chacun une sorte de mémoire en défense (A), dans lequel ils argumentent en fonction du contexte: Olivares ferraille aux yeux de Dieu dans une quasi *res publica*, Walpole riposte à ses contemporains; tous deux font un détour par l'Antiquité (B).

### A. Mécanisme

Tout commence en Espagne par des libelles qui courent, insultant Olivares. Ils sont pour beaucoup le fait des Grands d'Espagne. Ils rendent Olivares responsable des échecs en politique étrangère<sup>92</sup>, dénoncent son opulence, qui est

<sup>89</sup> Il épouse une prostituée. Olivares fait dissoudre le mariage et finit par le reconnaître comme son fils sous le nom de Don Enrique Felípez de Guzmán et le marie à la fille du connétable de Castille.

<sup>90</sup> Gregorio MARAÑÓN, *op. cit.*, p. 160.

<sup>91</sup> *Ibid.*, p. 303.

<sup>92</sup> La mort de Richelieu paraît à Olivares l'occasion rêvée d'obtenir un traité de paix favorable à l'Espagne. De fait, il échoue, *Richelieu et Olivares*, *op. cit.*, p. 182.

réelle —cela l'a brisé, et c'est à la suite de ces accusations qu'il rédige le *Nicandro*—, sa familiarité avec le roi, qui ne produit rien de bon, contrairement à ce qui se passe en France avec Richelieu. Silencieux au départ, Olivares se décide à répliquer: le *Nicandro* circule dans Madrid durant le mois de mai 1643. Il est dit dans le texte que ce que le ministre a fait, il l'a fait avec «el conocimiento y la aprobación»<sup>93</sup> du roi. Attaquer le ministre revient donc à attaquer le roi, qui portent une égale responsabilité dans les faits qui sont dénoncés. Après sa chute, John Elliott nous assure que «les Espagnols méprisent et condamnent dans le comte duc lorsqu'il n'est plus en place, ce qu'ils avoient vanté et approuvé pendant sa faveur. Les Français louent et approuvent dans le cardinal de Richelieu lorsqu'il est mort, ce qu'ils n'avoient point approuvé pendant sa vie»<sup>94</sup>. Pareil chiasme révèle non seulement une manière d'être dans laquelle le mythe collectif se développe dans l'instant en Espagne, à contretemps en France, mais encore une perception très différente de la notion de *res publica*.

Quel est le ton de la défense présentée par Olivares ? De son nom complet, son mémoire s'intitule: *Nicandro o antidoto contra las calumnias que la ignorancia y envidia ha esparcido por deslucir y manchar las heroicas e inmortales acciones del Conde Duque de Olivares después de su retiro*. La structure de ce document est la même que le phrasé qui devait être celui d'Olivares, lequel «se laisse entraîner dans des phrases longues et alambiquées, truffées de sous-paragraphes et de parenthèses, et [qui] s'éloigne souvent du cœur du sujet, parfois pendant des paragraphes entiers. Puis tout à coup, surgit une phrase courte et incisive, une expression familière, un proverbe populaire d'autant plus efficace qu'il émerge d'un fatras indigeste de verbiage»<sup>95</sup>. Il s'adresse au roi «para el juicio de Dios en quanto rey y en quanto humano»<sup>96</sup>, et il rappelle «que el primer atributo de Dios es el ser justiciero, y después el de misericordioso»<sup>97</sup>; en tout cas le but est clair: il cherche à mettre son innocence en avant<sup>98</sup>, en s'indignant contre les attaques d'idolâtrie et d'hérésie qui l'ont visé et qui lui en font trembler la plume. Il disserte ensuite sur les dons reçus de Dieu, sur l'indignité des Grands, qu'il préfère taire, et sur le peu de largesses qui lui ont été concédées, par rapport à ce dont s'est vu gratifié Richelieu<sup>99</sup>. Il rappelle surtout que les attaques venues de dévotes, qui se réclament de Dieu pour inspirer le roi, sont de nature

<sup>93</sup> Gregorio MARAÑÓN, *op. cit.*, p. 471.

<sup>94</sup> *Anecdotes du ministère du comte-duc d'Olivares, tirées et traduites de l'Italien de Mercurio Siry, par Monsieur de Valdory*, Paris, 1722, cité dans *Richelieu et Olivares, op. cit.*, p. 11.

<sup>95</sup> *Richelieu et Olivares, op. cit.*, p. 39.

<sup>96</sup> *Nicandro*, p. 245-246.

<sup>97</sup> *Idem*, p. 246.

<sup>98</sup> «... así cuando V. Majd. está enterado del proceder de una persona que ha asistido continuamente a su lado no debe dejarle al rigor de la envidia...», *Nicandro, loc. cit.*

<sup>99</sup> *Nicandro*, p. 261.

à indigner, car Dieu «cuando podía inspirar a V. Majd. y revelarle sus decretos soberanos»<sup>100</sup>, n'a évidemment pas besoin de truchements. Et il termine par une longue variation sur le rôle des grâces reçues par les saints et sur le rôle de l'Esprit saint.

Walpole est dans un tout autre état d'esprit lorsqu'il rédige *Some Considerations Concerning The Publick Funds, The Publick Revenues, and The Annual Supplies, Granted by Parliament. Occasion'd by a late Pamphlet, intituled, An Enquiry into the Conduct of our Domestick Affairs, from the Year 1721, to Christmas 1733*. D'abord, il se dit très surpris et ne qualifiera pas ce pamphlet; peu lui chaut que la chose émane d'un individu ou de plusieurs: «it is the Work, and not the Man, that I am to consider»<sup>101</sup>. Il rappelle son zèle et son affection pour le gouvernement et parle de sa «own Conscience». Il met en avant son innocence et qualifie les flèches qui l'atteignent de «publick Defamation, [...] publick Insults, [...] scandalous and seditious Libels...». Il ne trouve aucun fondement aux attaques, au demeurant mal qualifiées en droit: «I saw him<sup>102</sup> accus'd of nothing, but what he had done, not as a *Minister*, but as a *Member of Parliament*»<sup>103</sup>. Et il rappelle en conséquence que tout a été présenté et débattu devant le Parlement<sup>104</sup>. N'ayant peur d'aucune idée éculée ni d'aucune simplification, Walpole rappelle qu'il a servi pendant longtemps, à plusieurs postes, que ceux qui sont en face constituent «a Band of *Mock Patriots*, a Combination of the Chiefs of the *Disappointed* and *Discontented*; a numerous Train in all Ages !»<sup>105</sup>. Il disqualifie ses adversaires en disant que ce qu'ils ne peuvent prouver, ils en font un sujet de scandale. Il se moque de leur soi-disant bon sens qui stigmatise sa prétendue corruption... En fait, il cherche à retourner l'accusation contre ceux qui le mettent en cause, en essayant d'élever un peu sa réflexion<sup>106</sup>, mais sans aller très loin dans la réflexion politique. A partir de ce moment, qui clôt une sorte de prise de distance par rapport aux traits qui mettent à nu ses

<sup>100</sup> *Idem*, p. 273.

<sup>101</sup> *Some Considerations...*, p. 4.

<sup>102</sup> C'est-à-dire lui, Walpole.

<sup>103</sup> *Some Considerations...*, p. 5.

<sup>104</sup> «All Councils and Measures, which were previously concerted, such as Treaties with Foreign Princes, and which can be no otherwise negotiated, were laid before Parliament, and afterwards confirmed by the Sanction and Approbation of Parliament; and if that is not sufficient, what Government can subsist or be serv'd ?», *Some Considerations...*, *loc. cit.*

<sup>105</sup> *Idem*, p. 6.

<sup>106</sup> «I do not enter into the Hearts of Men; nor do I meddle with their Designs and Intentions; but I think I shall prove before I have done, that the Tendency and certain Consequence of this Libel, if it is to have any Effect, can be nothing but to render all Parliaments, that they have or shall differ from these Gentlemen, contemptible, and suspected to the People, and to alienate the Affections of the Subjects from the *King*; for whose Sake, and personal Interest, these great Burthens and Hardships are supposed to be impos'd upon the People», *Idem*, p. 6-7.

malversations (avérées depuis, on le sait), Walpole répond point par point à l'écrit qui l'a mis en cause, de manière froide. Nous sommes en présence d'un tacticien sans scrupule et sans vergogne, qui n'inscrit pas sa défense dans une perspective d'Etat, mais dans un pugilat au sein d'une arène.

La mise en regard de ces deux argumentaires est fort riche. Elle révèle deux tempéraments, bien sûr, deux morales aussi, mais surtout, et c'est ce qui nous intéresse ici, deux contextes culturels et juridiques. Pour Olivares, l'action politique et donc la défense contre les accusations, ne saurait se mener autrement que de manière théorique et même religieuse; aucune duplicité dans son raisonnement: il adhère absolument à ce qu'il dit. Un *Valido* est une *dignitas* qui correspond à une vision mythologique dans un contexte de quasi *res publica*, occupée par un homme qui présente une double nature de *persona* et de *personula*. Walpole ne possède pas d'autre morale que celle de son intérêt personnel; aucune idée religieuse, aucune idée philosophique non plus pour inscrire sa trajectoire dans ce qui n'est qu'un affrontement brutal dans lequel le plus fort doit l'emporter. Ce *Prime Minister* est un *fellow* qui doit permettre de maintenir l'équilibre d'un *commonwealth*, même si cela doit se faire au nom d'une simple réalité empirique. Ce ton quasi machiavélique se retrouve dans d'autres écrits de Walpole<sup>107</sup>; et du reste la liste des écrits de Walpole est déjà révélatrice de son niveau d'engagement politique<sup>108</sup>.

## B. Place de l'Antiquité

Olivares lit le latin et l'italien, mais peut-être pas le français. Les modèles antiques (Tacite notamment) sont très forts à ses yeux<sup>109</sup>; il cherche à imiter

<sup>107</sup> Par exemple dans *Some general considerations concerning the alteration and improvement of publick revenues*, 1733, 29 p., où il parle des «unfair and passionate Haranguers» qui hurlent contre la taxation, p. 10.

<sup>108</sup> Voici ce que la BnF possède de lui (outre les deux références que nous avons déjà indiquées): *A Letter from a member of Parliament to his friends in the country, concerning the duties on wine and tobacco*, 1733, 36 p.; *Observations upon the treaty between the crowns of Great-Britain, France and Spain, concluded at Seville, on the ninth of November, 1729*, n. s., 29 p.; *Memoirs of the life and administration of sir Robert Walpole, earl of Orford, with original correspondence and authentic papers...* By William Coxe, ..., 1798, 3 vol. [Le 1er volume correspond aux mémoires rédigés par W. Coxe, les 2e et 3e contiennent la correspondance échangée entre Robert Walpole et divers correspondants; on y trouve de nombreuses lettres de son frère Horace, lord Walpole]; *The Conduct of the late administration, with regard to foreign affairs, from 1722 to 1742* [Texte imprimé], wherein that of... the earl of Orford (late sir Robert Walpole) is particularly vindicated: in a letter to a certain... gentleman, member of the present Parliament, 1742, VIII p., p. 3-80; *Some Reflections upon a Pamphlet [by Joseph Addison], called the Old Whig. By the author of the Thoughts of a member of the Lower House*, 1719 (2<sup>nd</sup> ed.).

<sup>109</sup> *Richelieu et Olivares, op. cit.*, p. 33.

dans son comportement les grands personnages de l'Antiquité<sup>110</sup>: «Los libros políticos e históricos que leía Olivares le habían dejado algunas máximas desproporcionadas al humor de nuestros tiempos; de donde procedía intentar a veces cosas ásperas sin otra conveniencia que la imitación de los antiguos; como si los mismos Tácitos, Sénecas, Patérculos, Plinius, Livios, Polibios y Procopios de que se aconsejaba no mudaran de opinión, viviendo ahora, en vista de las diferencias que cada época impone a las costumbres y a los intereses de los hombres»<sup>111</sup>. Dans le *Nicandro*, plus précisément, il est inspiré par Lipse. «Qu'avait donc Lipse à offrir à l'homme d'Etat du XVII<sup>e</sup> siècle ? Tout d'abord une vision à la Tacite de la vie, avec sa perception détachée et ironique des motivations humaines et ses maximes politiques tirées des fonds accumulés de l'expérience historique, maximes qui possédaient tous les avantages pratiques associés aux enseignements de Machiavel et débarrassés de l'opprobre attachée à son nom. Puis il offrait une apologie de ces vertus romaines qui se prêtaient si bien à la conception de l'Etat au XVII<sup>e</sup> siècle; austérité, économie, autorité, discipline et ordre, et finalement une résignation stoïcienne mais chrétienne aux revers du destin»<sup>112</sup>.

Walpole, comme tous ceux qui ont été formés à Eton et Westminster, connaissait bien l'Antiquité<sup>113</sup> et possédait au demeurant suffisamment de latin pour s'entretenir avec George I<sup>er</sup> qui, comme on sait, ne parlait pas anglais. Dans *Observations upon the Treaty Between the Crowns of Great-Britain, France and Spain, Concluded at Seville on the Ninth of November, 1729*, il place une citation latine sous le titre, mais ne fait, dans ses observations, aucune autre allusion à l'Antiquité; il pratique de même dans *Some Reflections upon a Pamphlet called The Old Whig*.

Une matrice commune, deux trajectoires aux antipodes. Walpole rejette pour ainsi dire l'Antiquité de son discours. C'est un homme du concret, qui ne met pas son action en perspective, mais qui veut simplement s'imposer et faire taire les opposants. En fait, l'Antiquité apparaît à deux reprises seulement sous la plume de Walpole<sup>114</sup>, mais pas dans le mémoire que nous avons pris en référence où là, ne figure aucune référence.

<sup>110</sup> Gregorio MARAÑÓN, *op. cit.*, p. 215.

<sup>111</sup> Francisco Manuel de Melo, *Epanaphora de varia historia portuguesa I*, Lisboa, 1676; M. CIROT, «Sur un procédé du style de Francisco Melo», *Bull. Hisp.*, 1902 IV, p. 163; cité par Gregorio MARAÑÓN, *op. cit.*, p. 214.

<sup>112</sup> Richelieu et Olivares, *op. cit.*, p. 36.

<sup>113</sup> George CLARK, *op. cit.*, p. 139-140.

<sup>114</sup> Dans *A Letter from a Member of Parliament to his Friends in the Country, Concerning the Duties on Wine and Tobacco*, il écrit: «Demetrius the Silver-smith, with all his Craftsmen, could never have raised an uproar among the Ephesians, by complaining of the danger of their private gains. The religion of his country he made the engine to secure his own profits. Liberty is the Diana of the

Dans le *Nicandro*, Olivares cite deux sortes de réalités antiques: l'Antiquité biblique et l'Antiquité romaine. Il le fait à partir de peu de sources: la Bible, Tite-Live et Dion Cassius, qu'il cite explicitement ou non d'ailleurs, mais qui sont aisés à retrouver; plus une source qui n'est pas antique, mais qui renvoie à l'Antiquité: Jacques Tirinus. D'autres sources anciennes ont été sollicitées (Virgile et Cicéron, d'après ses dires<sup>115</sup>), sans qu'on ait pu retrouver les passages mentionnés. Au demeurant, à côté de ces citations majoritairement identifiables, d'autres sont plus vagues et plusieurs sources pourraient avoir été utilisées: la Bible<sup>116</sup>, les Pères de l'Église, la *Légende dorée*, Juste Lipse...

De façon plus précise, que cite-t-il ? Comment cite-t-il ? D'ordinaire, il ne cite une référence qu'une fois, sauf: Égypte<sup>117</sup>, Évangile<sup>118</sup>, Jésus<sup>119</sup>, Rome<sup>120</sup> et sénat romain<sup>121</sup>. Il cite 25 (31, si on ajoute les occurrences à deux citations) faits ou personnages d'histoire sacrée<sup>122</sup> et 18 (22, si on ajoute les deux références à Rome et à sénat romain) faits d'histoire profane<sup>123</sup>. Les citations renvoient à un modèle moral plutôt qu'à un contre modèle: 21<sup>124</sup> (25 avec Jésus et Évangile) citations sont utilisées pour mettre en avant une histoire édifiante, 9<sup>125</sup>

---

*English nation*, and is with great reason *idolized*, as peculiar to our selves», p. 34; dans *Some General Considerations concerning the Alteration and Improvement of Publick Revenues*, voici comment l'Antiquité est sollicitée: «Thus far therefore they have said nothing, no more than if they had been reasoning against a General Conflagration or Deluge», p. 11 et, stigmatisant ses adversaires qui rejettent la taxation, il pense que celle-ci leur apparaît comme «a Monster frightful enough, a *Hydra* with Heads and Teeth sufficient to destroy the Nation», p. 20.

<sup>115</sup> *Nicandro*, p. 274.

<sup>116</sup> Les prophètes (Daniel, Isaïe, Jérémie, Ezékiel, Jonas); les Actes des apôtres.

<sup>117</sup> *Nicandro*, p. 273-274.

<sup>118</sup> *Idem*, p. 247 et 274.

<sup>119</sup> *Idem*, p. 246 et 257.

<sup>120</sup> *Idem*, p. 253 et 258.

<sup>121</sup> *Idem*, p. 246 et 258; pour être tout à fait exact, il cite une fois le sénat et l'autre fois les sénateurs.

<sup>122</sup> Antoine (saint), Apôtres, Artaxerxès, Augustin (saint), Babylone, Bible, Brigitte (sainte), Clément (saint), Damas, David, Gomorrhe, Grégoire de Nazianze (saint), Grégoire de Nysse (saint), Hébreux, Hircanus, Irénée (saint), Jean Chrysostome (saint), Jérôme (saint), Jérusalem, Nabuchodonosor, Ninive, Saül, Ubafris (qu'il qualifie de «roi d'Égypte»). Nous ne voyons pas à quel pharaon il fait allusion).

<sup>123</sup> Aigles impériales, Cannes, Cicéron, Consulat, Domitien, Empereur, Empire romain, *Imperium*, Mancinus, Marc-Antoine, Marco Manica, Narcisse, Pallante, Préture, Romains, Tigellinus, Varron, Virgile.

<sup>124</sup> Antoine (saint), Apôtres, Augustin (saint), Brigitte (sainte), Cicéron, Clément (saint), David, Grégoire de Nazianze (saint), Grégoire de Nysse (saint), Hébreux, Irénée (saint), Isaïe, Jean Chrysostome (saint), Jérémie, Jérôme (saint), Jonas, Nabuchodonosor, Romains, Rome, Saül, Virgile.

<sup>125</sup> Artaxerxès, Babylone, Gomorrhe, Marco Manica, Narcisse, Ninive, Pallante, Sénateurs, Tigellinus.

seulement sont là pour rappeler un vice; plusieurs sont neutres. L'Antiquité l'a nourri et continue à lui éclairer le chemin, alors que Walpole utilise le latin avec un roi Hanovre non anglophone parce que cela peut lui servir, mais –hormis de temps à autre et vraiment très rarement, et seulement pour faire lettré– il a remis ses classiques et refermé son bréviaire.